5e Année. — N° 8. Abonnements d'un an: 15 francs. — De 6 mois: 8 francs. — De 3 mois: 4 francs. 19 Février 1933.

CŒURS VAILLANTS

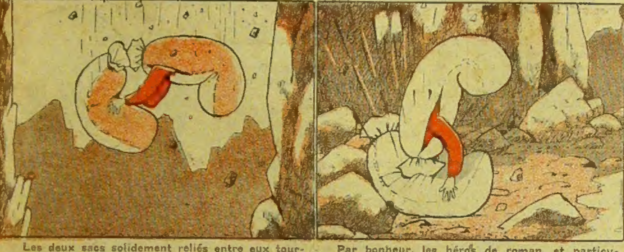
a cœurs vaillants rien d'impossible.

Nouvelle Série -- Hebdomadaire.
Adr: 82 R. de l'Université Paris 7e
Tel: Littré 49-95 et « Néguin 1223-59

LES AVENTURES DE CÉSARIN PITCHOUNET

Où l'aventure se complique

A la suite d'un accident plutôt comique, Césarin, qui ne se sent aucun goût pour les voyages, se voit lancé dans des aventures de plus en plus abracadabrantes. Embarqué malgré lui sur un bateau pirate, il réussit à s'enfuir. Sa malchance est telle, qu'ayant voulu se cacher dans un sac il se voit dirigé à dos d'âne dans l'intérieur du Riff. Il s'enfuit sur sa monture qui a vite fait de se débarrasser de son fardeau en le précipitant dans le vide.



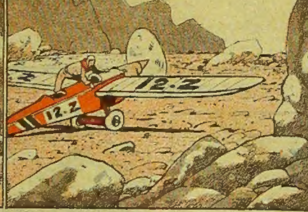


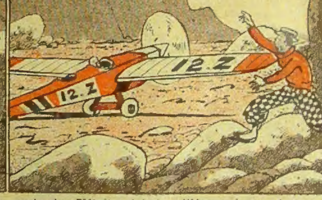
Les deux sacs solidement reliés entre eux tournoyaient de plus en plus vite dans l'espace. Césarin avait fini de se lamenter ; ayant réussi à empoigner l'autre sac, il s'apprêtait à amortir le choc qu'il prévoyait des plus terribles.

Par bonheur, les héros de roman, et particulièrement les Marseillais, sont toujours favorisés ; les deux sacs vinrent s'aplatir sur un petit banc de sable, rendu humide et mou par le torrent pourtant presque à sec qui coulait au fond du ravin.

Césarin eut bien un peu la tête cabossée, mais ce n'était rien à côté de la bouillie informe que, logiquement, son corps aurait dû former. Assis sur le sac amortisseur, il rassemblait ses idées, un peu éparpillées par la chute. Quand tout fut en ordre dans sa cervelle et que l'émotion eut fini



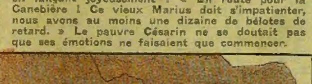




de faire battre son cœur, il se remit en marche en lançant joyeusement : « En route pour la Canebière ! Ce vieux Marius doit s'impatienter, nous avons au moins une dizaine de bélotes de retard. » Le pauvre Césarin ne se doutait pas que ses émotions ne faisaient que commencer.

Il marchait depuis plusieurs heures lorsque, soudain, son attention fut attirée par le ronflement tout proche d'un avion. « Voilà le salut », se dit-il, et de toutes ses jambes il se mit à courir dans la direction d'où venait le bruit.

En effet, c'était bien un avion que Césarin avait entendu. C'était celui du célèbre aviateur Arthur Volovant qui tentait, seul, le raid Paris-lac Tchad. Une panne dans un gicleur l'avait forcé à atterrir. La réparation terminée, il s'apprêtait à remonter dans l'avion. Juste à cet instant, Césarin fit son apparition, poussant des hurlements formidables









pour se faire entendre du pilote, mais, hélas ! le bruit du moteur fut le plus fort.

L'avion démarrait lentement lorsque, fou de colère, Césarin se mit à sa poursuite, avec l'intention de tirer les oreilles à celui qui faisait la sourde oreille. Il s'agrippa à la queue de l'avion ; soudain celui-ci décolla, entraînant avec lui notre héros qui, pris de peur, cette fois-ci, se cramponnait désespérément. L'appareil prenait de l'altitude assez difficilement. Arthur Volovant, qui ne se doutait toujours de rien, trouvait le maniement de son gouvernail assez difficile, mais le moteur renflait régulièrement, c'était le principal ; l'avion acquérait même une certaine vitesse. Césarin, toujours suspendu, luttait désespérément avec la mort.

PETIT LOUIS

RESUME

Un garçonnet d'une douzaine d'années, Petit Louis, s'apprêtait à partir en vacances avec ses petits camarades, mais, son papa tombant malade, il renonce, le cœur gros, sans doute, mais généreusement, à sa colonie pour soigner le malade.

Le jour de l'An, le directeur du patronage vient rendre visite à la famille Fouret.

Il fait partir toute la famille aux environs d'Embrun, pour que la santé du papa se rétablisse.

M. Verdelec, le patron de l'usine, l'accueille très aimablement.

Les deux fils de M. Verdelec sont de mauvais garnements. Robert, le plus jeune, sous l'emprise de Louis, revient à de bons sentiments.

On vient d'amener un blessé à l'hôpital d'Embrun. C'est Marcel Verdelec, le voleur de la région.

Louis aide M. le curé à réorganiser son patronage.

Pendant ce temps le blessé connu sous le n° 13 continuait à se soigner



M. Verdelec, appuyé sur la table, pleurait.

M. Fouret et Louis suppriment tout ce qui peut le faire soupçonner.

Louis écrit à une riche Anglaise, dont il a retrouvé le sac volé, pour lui demander de sauver Marcel qui doit quitter l'hôpital. Elle l'emmène avec elle.

Une grande réunion contradictoire est organisée dans la maison paroissiale, qui se termine par l'assistance des plus récalcitrants au salut du Saint Sacrement.

Voici maintenant la rentrée des classes.

Le mot d'ordre est d'être partout en tête, et si l'un d'eux trébuche dans les détours d'un problème ou les embûches d'une composition française, vite un camarade lui tend les mains, lui rappelle les éléments nécessaires et ne le quitte que lorsqu'il est en bonne voie.

Si quelques-uns admirent cette manière d'agir et s'apprêtent à l'imiter, d'autres, au contraire, jalousent le petit groupe et s'efforcent soit de le désunir, soit de le tourner en ridicule. Mais Robert, au collège, et Jules, à la « laïque », ont des poings solides qui font rentrer les « mauvais plaisants » dans le calme rien que par l'attitude ferme du propriétaire.

Et, jeudis et dimanches, le patronage travaille vigoureusement. On joue bien encore au ballon, aux échasses sur l'esplanade, mais par les froides brumes du soir, les gars aménagent leur grange en salle de théâtre pour les futures fêtes paroissiales qui doivent révolutionner Embrun.

Tout cela n'est pas du goût de Stan qui préférerait les promenades et les jeux de plein air et se voit condamné à aller monter la garde à la porte du collège pour accueillir ses amis à la sortie des classes. Mais enfin, comme il a bon caractère, le chien se contente de ce qui lui est permis et se « venge » en servant de garde du corps à Mme Fouret à qui il voue une véritable adoration; ce dont il est toujours bien récompensé. Petit Louis n'est pas jaloux, d'ailleurs, car il est heureux de tout ce qui fait plaisir à sa maman.

Ce fut au milieu d'une de ces soirées où tous les enfants aidaient le vicaire à monter les tréteaux d'une scène que M. Verdelec parut soudain, sans chapeau, les yeux encore rouges de larmes. Le curé l'accompagnait et, dès son entrée, appela Louis et Robert qui s'affairaient parmi les équipes pour maintenir l'ordre nécessaire à tout bon travail.

— Qu'est-ce qu'il y a, papa, demanda Robert devant l'attitude émue de son père, maman est malade ?

— Non ! mon enfant, répondit M. Verdelec touché des sentiments témoignés par son fils et qui différaient tellement de ceux témoignés quelques mois auparavant. Il n'y a rien de grave. Mais viens avec nous, dans la maison paroissiale ; viens aussi, toi, Louis. Il faut que vous sachiez !

Et les larmes du brave homme coulaient pressées sur ses joues, tandis que les enfants, tout pâles d'émotion, le suivaient rapidement, avides de savoir.

Et quand ils furent tous entrés dans la petite pièce, autrefois domicile du tenancier louche de l'hôtel, maintenant bureau du directeur de la maison paroissiale, ils virent avec étonnement le curé tirer une lettre de sa ceinture, la tendre, sans mot dire, aux deux enfants :

— C'est de miss Bradley ! remarqua tout de suite Louis, je reconnais l'écriture.

— Lisez, mon enfant, lui conseilla le curé.

Monsieur le Curé, disait la lettre, *avant de repartir pour l'Angleterre, je veux remplir un devoir qui, j'espère, sera un devoir de consolatrice. J'ai bien reçu la lettre de M. Fouret. Je l'ai lue à mon blessé, je la lui ai commentée et... il m'a fait toute sa confession.*

J'ai bien compris, alors, pourquoi il avait fallu prendre tant de précautions pour sauver l'honneur d'une famille, car ce que ses amis savaient, ce qu'ils soupçonnaient même, est au-dessus de la vérité.

Mais, mon ami Louis sait que j'aime à me jouer des difficultés surtout lorsqu'il s'agit de bien faire... sans mentir. Je n'ai pas menti, et le nom des Verdelec restera sans tache, j'en ai l'assurance. Ses anciens compagnons sont dispersés ou en prison. On s'occupe de leur relèvement ainsi que de soulager leurs peines et pas une accusation contre votre compatriote n'est sortie de leurs lèvres.

Nous voilà tranquilles au temporel. Restait le salut spirituel à réaliser.

Là, cela a été plus dur.

Le caractère du « vieil homme » revenait souvent chez mon fils d'adoption et j'ai dû lutter de toutes mes forces et par la prière pour obtenir, enfin, un signe de repentance.

Et voilà ! Marcel n'ose pas écrire à ses parents. Il n'ose pas leur avouer toutes ses fautes, il n'ose pas solliciter leur pardon malgré tous les encouragements que je lui prodigue.

Vite un mot ! Lequel ? De qui ?

Je n'en sais rien.

Que Dieu vous inspire. Je ne peux que prier, en attendant, car, dans quelques jours, Marcel prendra peut-être une grande décision.

Le cœur étreint d'une même angoisse, les deux garçons se regardèrent sans parler, puis leurs yeux se levèrent vers le curé debout près d'eux, vers M. Verdelec assis près de la table, les yeux encore rougis.

— Vous saviez toute ma honte, mes chers enfants, leur dit-il, et vous ne m'en avez jamais dit un mot. Le mystérieux blessé, j'aurais dû m'en douter, c'était Marcel, dont j'avais cru reconnaître les yeux le jour de son départ pour Nice. Vous l'avez sauvé, M. le Curé m'a tout dit.

Et le pauvre homme tendit les bras à Robert, à Louis, qui l'embrassèrent de tout leur cœur.

M. Fouret fit, à ce moment-là, son entrée, suivi de Stan qui courut fêter Louis.

Mais le bon chien s'arrêta tout surpris devant M. Verdelec qui, appuyé sur la table, pleurait, le visage caché dans ses mains.

L'animal comprit-il qu'un chagrin terrassait l'un de ses amis ? Nul ne le sut jamais. Seulement Stan s'assit doucement près du « patron », mit sa grosse patte sur ses genoux et, de sa langue, s'efforça d'étancher les larmes qui coulaient.

Surpris, le père de Robert écarta les mains et, voyant la bonne tête du chien près de son visage, la saisit dans ses bras pour la caresser.

— Tous ! tous ! disait-il, vous êtes des amis pour moi, tous qui êtes là !

— C'est une raison, Monsieur, pour nous réjouir au lieu de nous attrister ainsi, répondit M. Fouret qui était au courant de la lettre reçue par le curé. Il faut répondre à votre fils.

— Mais oui ! assura Louis qui reprenait son calme et était venu se blottir près de son chien. Il faut écrire à Marcel. Quelque chose comme...

— Comme quoi ?... interrogea M. Verdelec.

— Comme... je pardonne... Reviens !

— Revenir ici ? Il ne le peut en ce moment. Ses fredaines sont encore trop fraîches !

— Eh bien, alors... ajoutez : « J'arrive » ! osa proposer Louis se jetant carrément à l'eau.

— Non ! répondit son père. Ce n'est pas cela.

— Comment papa ! Tu déconseilles à M. Verdelec de pardonner et d'aimer son fils ?

— Moi ! Je n'ai jamais dit cela !

— Alors ! mon cher papa.

— Mon petit Louis, dit alors le curé, qui venait de se consulter avec M. Fouret, ton cher papa et moi, nous pensons que le télégramme qui va être envoyé serait mieux rédigé s'il disait simplement : « Nous arrivons ! »

— Ah ! ma chère femme, que j'oubliais dans tout cela. Comme elle va être con-



Ah ! ah ! Stan ne connaît plus son premier ami.

tente, s'exclama M. Verdelec, soudain décidé. Oui ! c'est cela qu'il faut faire pour être de bons parents chrétiens.

« En route, tous. Allons prévenir notre chère amie à tous. Elle l'a bien mérité.

— En cortège, comme cela, demanda Louis.

— Bien sûr, nous avons le droit de nous réjouir.

— Mais Mme Verdelec ne sait rien et...

— Mon Dieu! Je perds la tête, la surprendre ainsi serait lui faire mal, elle dont le cœur est si sensible. Comment faire ? Allez-y, monsieur le curé ?

— C'est que, répondit celui-ci, un peu gêné, Mme Verdelec sera peut-être effrayée par mon habit et croira tout de suite au pire.

— Envoyons maman ! proposa Louis.

— Très bonne idée, cours porter la lettre à ta mère, ordonna M. Fouret, explique-lui ce que M. Verdelec lui demande. Nous allons rentrer dans une demi-heure seulement.

D'un bond, Louis fut dehors et galopa, suivi, puis dépassé par une masse blanche heureuse de gambader sur la route noire.

Mais, tout à coup, comme le groupe de jeunes fous allait gagner la rue centrale, le chien s'arrêta net et grogna.

Louis, se sentant seul dans la ruelle, se serra près de son chien qui, à tout petits pas, s'avançait vers une ombre montant la grimpette.

— Ah! Ah! fit l'ombre en riant. Stan ne connaît plus son premier ami ?

— M. Jacques! cria Louis, reconnaissant son bienfaiteur. Vous ici ?

Mais il n'en put dire plus. Stan se roulait aux pieds de son maître en poussant de petits gémissements de bonheur; seulement, comme il avait les mouvements brusques, il avait entraîné son surveillant et Louis se trouvait actuellement les quatre fers en l'air dans le ruisseau.

D'une poigne ferme, son ancien directeur le remit debout, tandis qu'à demi-voix il engageait Stan à se calmer.

(A suivre.) **Jap.**

L'ESPADON MUSELE



Mahurec, le matelot, se trouve en pleine mer dans sa petite embarcation.
Tout à coup, un énorme espadon surgit des flots et, avec son museau pointu,



s'apprête aussitôt à percer le bateau.
Sans perdre la tête, Mahurec, pris d'une idée subite, saisit un tonneau qui se trouve près de lui et le lance avec adresse



dans la direction de son pire ennemi.
La pointe de l'espadon pénètre dans la bonde du tonneau et s'y encastre solidement. Le matelot est tranquille maintenant, il ne craint plus la redoutable pointe du monstre !



LE TOUR DU MONDE EN 80... SECONDES

FRANCE. — Paris est une grande ville à laquelle beaucoup de gens, en France et dans le monde, rêvent. Cependant il faut bien dire (tout à fait entre nous) que Paris a... de gros défauts ! Des quartiers entiers n'ont ni air pur, ni lumière suffisante, ni parcs avec de beaux arbres et de belles fleurs où l'on pourrait aller aux beaux jours, à l'abri du bruit et des poussières de la rue. Mais, il faut être juste. Paris fait des efforts pour vaincre ses défauts. En ce moment, on achève d'installer un square à Vaugirard. Ce square a 20.000 mètres carrés d'étendue. On y a planté deux cents arbres : sapins, troènes, platanes, acacias ; on y trouve un magnifique bassin avec des jets d'eau, un jardin plein de fleurs, un kiosque à musique et une terrasse réservée spécialement aux jeux des enfants. Il y a aussi des abris en cas de pluie. Le square est entouré d'une grille contre laquelle on a planté des massifs d'arbustes qui le séparent bien des rues qui l'entourent. C'est un beau travail qui a coûté quatre millions.

⁂

Puisque nous parlons de Paris, ceux d'entre vous qui l'habitent ou ceux qui y sont venus de province, ont pu remarquer qu'il y a beaucoup de taxis. Mais combien ?... J'ai essayé de calculer ça moi-même ! C'est toute une histoire ! Je me suis mis un jour place de la République pour compter tous les taxis qui passaient... Au bout de trois heures j'ai dû m'arrêter parce que je ne voyais plus que des taxis ! Tramways, autobus, camions, charrettes à bras, trottinettes, voitures d'enfants, je prenais tout pour des taxis !... Le lendemain je suis allé (héroïquement) place de l'Opéra. Ah ! mes enfants, au bout d'une demi-heure j'étais knock-out ! J'ai eu pendant quinze jours une migraine épouvantable et une fièvre d'au moins 40 chevaux !... J'étais navré de n'avoir pu compter les taxis lorsque j'ai trouvé le renseignement dans le « Bulletin municipal officiel de la Ville de Paris ». Il y a 19.572 taxis dans Paris et à peu près 25.000 chauffeurs qui conduisent. Ça en fait plus que de taxis à cause du service de jour et de nuit où les chauffeurs changent pour la même voiture.

⁂

On a trouvé dernièrement un nouveau portrait de Napoléon Ier que personne ne connaissait jusqu'ici. C'est un portrait au pastel fait par un peintre célèbre du premier Empire : le baron Gros. Ce portrait représente Napoléon jeune, alors qu'il était seulement : Bonaparte, premier Consul. On va le mettre dans un musée.

⁂

LETTONIE. — Le gouvernement letton ayant capturé un espion bolcheviste a proposé au gouvernement russe de le lui rendre en échange d'un Evêque. Le gouvernement russe a accepté. C'est ainsi que Mgr Sloskan, que les communistes russes tenaient en prison depuis cinq ans, a été délivré et a pu rentrer libre en Lettonie. Mgr Sloskan avait été sacré Evêque à Rome, en 1926, par Mgr d'Herbigny. Sitôt après son sacre, il partit en Russie dans son diocèse qui comprend les grandes villes de Leningrad, Minsk et Mohilew. Mais un an plus tard, le 10 août 1927, Mgr Sloskan fut arrêté par les bolcheviks, mis en prison et finalement déporté dans les solitudes glaciales du nord de la Russie.

⁂

ITALIE. — L'Observatoire installé au Vésuve signale que ce célèbre volcan, qui était resté tranquille depuis deux ans, reprend son activité. On entend des grondements sourds, le cratère jette de la lave et des gaz brûlants et des tremblements secouent la terre tout alentour. La nuit, on peut voir de loin des lueurs sinistres au-dessus de cette dangereuse montagne.

⁂

ANGLETERRE. — L'expédition qui est partie pour faire l'ascension du Mont Everest, dans l'Himalaya, comprend trois explorateurs qui auront... des ailes. Un avion spécial a été construit en effet pour survoler l'Himalaya. Cet avion a été essayé en Angleterre, il pèse 2.500 kilos environ. Arrivés à 6.000 mètres, les aviateurs ont fait marcher le « chauffage central ». C'est l'électricité qui chauffe les gants, les vêtements, les bottes des aviateurs. A 10.000 mètres de haut il faisait dehors 50 degrés au-dessous de zéro et 40 degrés au-dessous de zéro dans la cabine de l'avion !

⁂

YOUGOSLAVIE. — Un paysan de Croatie qui servait pendant la guerre dans l'armée autrichienne avait été fait prisonnier par les Russes. Ses camarades expliquèrent bien qu'il avait été fait prisonnier, mais comme depuis ce moment personne n'eut plus jamais de ses nouvelles, on finit par croire qu'il était mort. Pas du tout, puisqu'il vient... d'arriver dans son village natal. Les Russes l'avaient envoyé au fin fond de la Sibérie, près de la frontière chinoise. Pour rentrer chez lui il a traversé à pied la Sibérie, le Caucase, l'Asie Mineure, la Bulgarie, la Roumanie et une bande de la Hongrie ! Depuis dix-neuf ans on le croyait mort !

⁂



Un autre paysan de Croatie a découvert un nid, un gentil petit nid de... vipères !... et il y en avait 100 ! Elles étaient à moitié engourdies par le froid et il a réussi à en tuer 85 ! C'est un record !

Pierre O'Reill.



Les petits gars de l'Avant-Garde de Chauvigny (Vienne) envoient leur plus aimable sourire à tous leurs petits frères « Cœurs Vaillants ».

MOUMOUTH

l'éléphant blanc

Histoire fantastique inédite de PETIT-MURET

RESUME

Le Royal Circus avait installé ses tentes dans la grande capitale du Sud-Ouest.

Parmi la troupe de nombreux clowns et acrobates figure le petit Ephraïm, un enfant qui a été recueilli par charité.

Celui-ci s'est lié d'amitié avec Jappy, le petit chien savant, et Moumouth, l'éléphant blanc qui a gagné sa confiance depuis le jour où il l'a arraché des mains de l'écuyer chef qui le maltraitait. Un incendie très grave se déclare dans le cirque. Moumouth réussit à s'évader.

Ils arrivent dans un beau petit village qui monte, qui monte...

Après avoir failli blesser le docteur dans son automobile, les voyageurs arrivent devant une belle boutique de primeurs.

Et maintenant, il a pénétré dans la pharmacie principale. Il voit dans un bocal un pauvre serpent. Il s'en empare et s'en va à la recherche de ses compagnons.

Il arrive à la mairie, en pleine séance du Conseil municipal.

Le maire se prend les jambes dans la couleuvre. Il n'a toujours pas retrouvé Ephraïm et Jappy.

En face de lui, à l'autre extrémité de la grande place, un boulevard planté de marronniers. « C'est là, se dit Moumouth, c'est là qu'ils sont tous les deux ». La voix secrète de son instinct le pousse. Il est sûr maintenant d'avoir trouvé la bonne piste.

Pas un chat dans ce grand boulevard. De hautes maisons bourgeoises. Un peu plus loin, un vaste bâtiment dont la porte monumentale est surmontée d'un drapeau. Devant cette porte, une petite cabane en bois peinte en bleu, en blanc, en rouge. Cette cabane, que peut-il bien y avoir dedans ? Il s'agit de s'en approcher sans faire de bruit. Pour ce genre de reconnaissance, Moumouth est de première valeur. Son énorme masse peut s'avancer aussi silencieuse que le corps félin d'un chat. Il progresse donc sur la pointe des pieds, la trompe tendue, et la couleuvre bien serrée car il faut être prêt pour parer à toute menace. Un pas, deux pas, trois pas. Rien ne bouge dans la guérite. La grosse tête de l'éléphant s'approche curieusement de la petite lucarne triangulaire percée dans le côté, et son œil curieux discerne alors, dormant à poings fermés, le gendarme de faction. Moumouth se trouvait devant la gendarmerie nationale !

Il lui fallait cependant ouvrir la grande porte, car un aboiement de Jappy, parti de l'intérieur, lui révélait clairement que, derrière cette porte, ses amis étaient prisonniers. Mais voilà, on a beau n'être qu'un éléphant, c'est-à-dire une bête, on comprend tout de même très aisément que si l'on fait du bruit pour ouvrir un portail, la sentinelle qui dort va s'éveiller et donner l'alarme. Alors, adieu la délivrance d'Ephraïm et du petit chien. L'éléphant lui-même sera fait prisonnier, et cela, il ne le veut pas, car il a la conscience de n'avoir fait de tort à personne.

Mais, que peut-on bien faire de cet homme qui dort ? Il y aurait évidemment les moyens violents, mais Moumouth ne les emploiera jamais. Et voici que soudain, dans son cerveau, une image a jailli : celle du bassin d'eau où il a jeté l'adjudant. Pourquoi ne pas recommencer ? Le factionnaire, qui dort de si bon cœur, nagera tranquillement dans sa guérite, et pendant ce temps-là Moumouth aura toute facilité pour accomplir son dessein.

Une secousse brusque : un factionnaire qui se voit brutalement arraché de son sommeil et voltigeant dans les airs emporté par une force mystérieuse ! L'éléphant, à toute allure, emporte la guérite vers le petit jardin où se trouvait le bassin d'eau. Quelques minutes de course à peine et la guérite tricolore flottait sur l'eau limpide parmi les nénuphars et les poissons rouges tirés brusquement de leur sommeil. Demi-tour, Moumouth, et vivement à la prison, car c'est bien là que se trouvent enfermés Ephraïm et Jappy. On les a rendus responsables, en effet, tous les deux, des événements sensationnels occasionnés par leur grand ami l'éléphant, et on les a enfermés dans la vaste salle souterraine où ils doivent passer la nuit en attendant qu'ils s'expliquent demain devant le commissaire en chef. S'expliquer ! Ephraïm ne connaît que quelques mots de la langue française; quant à Jappy, inutile de vous dire qu'on ne questionne pas un chien. A quoi bon un interrogatoire ? Que pourra-t-on bien faire de ce garçon et de son chien ?

Ni l'un ni l'autre n'ont pu dormir. Le garçon, assis sur le matelas, espère vaguement que Moumouth viendra le délivrer. Jappy, lui, n'espère pas, il est sûr. Il a tellement confiance en l'intelligence et la perspicacité de son ami l'éléphant blanc ! Et il attend incessamment de percevoir le souffle de la pesante bête et de voir sa trompe desceller les barreaux de fer et les rendre, Ephraïm et lui, à la liberté. Mais les heures se passent, Jappy devient nerveux. A la fin, il n'y tient plus. La lune doit être haute maintenant puisque sa clarté inonde la prison. Si Moumouth ne se hâte pas, bientôt le jour se lèvera et l'évasion sera manquée. Un aboiement, puis deux, puis trois. Jappy se démène et ne tient plus en place. Comme il avait raison ! car, juste à ce moment, l'éléphant se trouvait devant la porte de la prison, et c'est alors qu'il entendit les aboiements et qu'il se débarrassa de la façon élégante que l'on sait du factionnaire gênant.



Le garçon assis sur le matelas.

⁂

Elle est pourtant difficile à ouvrir cette énorme porte de la gendarmerie nationale ! Non pas qu'elle puisse résister à l'effort de la pesante épaule de Moumouth, mais il faudrait l'ouvrir sans faire de bruit, et voilà pourquoi il y va doucement, lentement. La lourde porte de bois craque cependant. Malheur ! il va falloir qu'elle vole en éclats ou bien Moumouth ne pourra pas passer. Et cependant, elle cède tout à coup, et l'énorme éléphant se trouve en pleine cour de la gendarmerie. Pas un instant à perdre. Un gémissement de Jappy lui a indiqué le lieu de la prison. Il pose sa couleuvre à terre, et les barreaux tordus sautent de tous côtés. Mais comment fera-t-il pour arracher l'enfant ? Il y a bien deux mètres de profondeur. Le chien, lui, a trouvé tout de suite l'expédient : il a vu Moumouth plonger sa longue trompe dans l'ouverture de la lucarne, et il a fait un saut en l'air, magnifique, tellement bien que l'éléphant l'a pu saisir et le sort plutôt rapidement de la prison en l'envoyant rouler sur le crâne de la couleuvre.

— Brr ! fit Japy en se secouant, qu'elle est froide cette sale bête-là !

Et le garçon qui dort maintenant ! Et Moumouth a beau ronfler bruyamment, grogner à travers la fenêtre, Ephraïm ne se réveille pas. Jappy s'impatiente. Il a peur, le petit chien, car son oreille fine a perçu des bruits suspects dans les chambres dont l'une vient tout à coup de s'éclairer.

— Vite, vite, Moumouth, dit-il en langage de bête, dépêche-toi, sans cela nous sommes frits !

(*A suivre.*)

A bas la guerre !...

(Une petite cour réservée à ceux qui ne jouent pas aux échasses; de la boue noire, gluante; c'est le bon dégel.)

CHARLES L'ANCIEN. — J'te dis que c'est pas permis; on joue pas à ça ici, c'est défendu !

BOUBOU (un revolver de bois en main). — Non, mais des fois, on peut jouer aux soldats, tout de même ?... Y a que c'coin-ci qui va, y a de la boue...

CHARLES. — Ben oui, y a de la boue, c'est pas ça qui manque, qu'on s'croirait dans le flou qui coule dans le Cavoin... (1)

BOUBOU (méprisant). — L'Cavoin ! Tu m'fais mal avec ton Cavoin !... C'est les tranchées que j'te dis; t'entends, la boue glorieuse des tranchées, mon vieux ! Pour jouer à la guerre y a pas mieux.

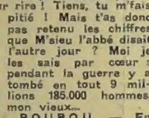
CHARLES. — On joue pas à la guerre ni aux soldats ici... On ne rigole pas avec ces machins-là ! T'as donc pas retenu tout ce que M'sieu l'abbé nous a dit l'autre jour ?...

BOUBOU. — Y en dit tellement qu'on retient pas tout ! Y disait quoi M'sieu l'abbé ?...

CHARLES (maintenant entouré d'une bande de soldats subitement démobilisés). — Ben voilà : La guerre y a rien de pis; les papas et les grands frères doivent partir, les mamans sont tristes et pleurent tout le temps, et y a du canon, et des hommes qui tombent...

BOUBOU. — Nous aussi on tombe, mais c'est pour rire ! Y a des prisonniers qui...

CHARLES. — Pour rire ! Tiens, tu m'fais pitié ! Mais t'as donc pas retenu les chiffres que M'sieu l'abbé disait l'autre jour ? Moi je les sais par cœur : pendant la guerre y a tombé en tout 9 millions 185.000 hommes, mon vieux...



BOUBOU. — En comptant les Boches aussi !

CHARLES. — Les Boches ! Comme tu dis ça ? C'est-y pas des hommes comme nous, les Boches comme tu dis. Y z'ont-y pas des mères et des enfants aussi, hein? Y z'ont-y pas aussi une âme, dis, les Boches, et crois-tu que tu ne seras peut-être pas au ciel — si t'y vas — à côté d'un Boche ou d'un Tchécoslovaque ?... Crois-tu qu'ils disent pas aussi Notre Père au Bon Dieu, comme nous, et que Notre Seigneur avait seulement les yeux fixés sur nous autres quand Il pendait à la Croix ?... Tu m'fais pitié que j'te dis !...

BOUBOU. — C'est déjà la deuxième fois, Charlot !

CHARLES. — Y a de l'avance pour la troisième, v'là tout. Je continue : Y a eu aussi 19 millions et demi de blessés pendant la guerre...

UNE VOIX. — ...Et des mutilés ?...

CHARLES. — Les mutilés, c'est des blessés, mais en plus pire. Après la guerre, y en a resté près de 7 millions... Des aveugles, des manchots, des gazés, des Gueules Cassées...

UNE VOIX (probablement la même). — Oh! T'as dit un gros mot, Charlot !

CHARLES. — Quand c'est cassé, mon vieux, c'est plus un gros mot, c'est ce qu'y a de plus sacré sur la terre dans la misère des hommes. Sais-tu, Boubou, que si les morts de la guerre qui te fait jouer étaient alignés par rangs de quatre, s'ils pouvaient défiler par bataillon en sept minutes et demie, il faudrait à l'armée de ces morts quatre-vingt-un jours et quatre-vingt-une nuits pour défiler tout entière.

Si on allongeait tous les morts les uns à côté des autres, ils feraient une route de corps qui irait de Paris à Bombay dans les Indes; et si les cadavres des soldats tués par la guerre étaient entassés les uns sur les autres, ils formeraient un colline...

BOUBOU. — Une colline ?!!

CHARLES. — Une colline dont la hauteur dépasserait 70 fois celle de l'Arc de triomphe qui a déjà 49 mètres 55. Et pis, ce que ça a coûté pour se démolir ainsi le portrait ! Rien qu'en 1918, la dernière année de la guerre, on dépensait 50 millions par heure, et pour les quatre ans, ça fait dans les dix mille milliards...

UNE VOIX. — Tu parles d'une quinzaine !... (2).

CHARLES. — Parfaitement ! Et maintenant, bande de sauvages, essayez voir un peu de jouer encore à la guerre !

... Le dimanche suivant, qui était celui de la Communion du mois POUR LA PAIX, comme toujours depuis un an, on récita la prière pour la paix que M. l'abbé avait fait imprimer au dos d'une belle image.

Et je vous prie de croire que l'ami Boubou ne fut pas des moins recueillis !

M. Godinot.

Voir page 5 : **La Prière pour la Paix.**

(1) Le Cavoin est un ruisseau où coulent, dans les pays miniers, des eaux noires et lourdes qui déposent une masse grasse qu'on appelle « flou ».
(2) Les mineurs sont payés chaque quinzaine.

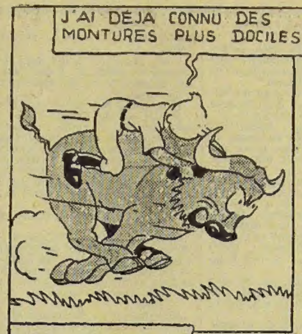
Tintin et Milo

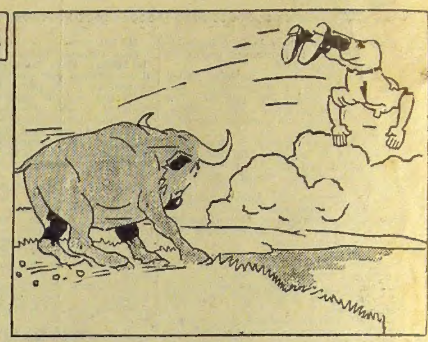
Tintin et Milou se sont embarqués à Bordeaux, à destination du Congo.

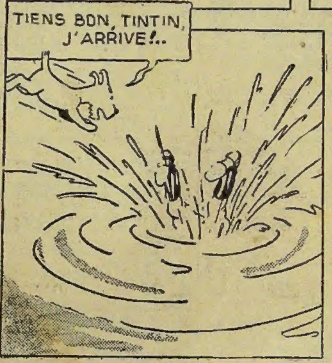
Après une aventure sinistre, ils font la rencontre d'un bon père Missionnaire qui les conduit à son poste.

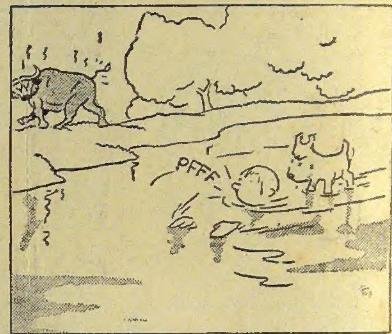
Mais un chef de la tribu des Ba-Bao-Ro'm, les adversaires de celle des M'Hatuvu, veut faire périr Tintin.

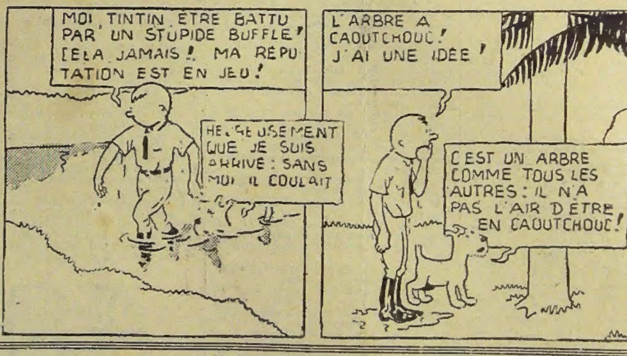
Milou apporte à Tintin une lettre qu'il











UNE TERRIBL



Drrringg... Drrringg... Jacques Cœur, qui écrivait son courrier, sursaute, lâche son stylo et empoigne le récepteur de son téléphone.

— Allô !

— Allô ! Jacques Cœur ?

— Lui-même.

— Ici la concierge ; y a une délégation qui demande à être reçue par vous... C'est une délégation des enfants de France, qu'ils disent.

— Ah ! mon Dieu... faites entrer.

◆

Deux minutes après, ça entre. Jacques Cœur n'a jamais rien vu de si délicieux : douze petits garçons et une petite fille.

— Mes chers petits... vraiment... je suis ravi... Mais qui êtes-vous ?... Que désirez-vous ?

Un des petits garçons s'avance :

— Mon cher Jacques Cœur, je suis Jean Delaby, des Ardennes, et je vous présente la délégation que nous avons formée : Voici un Parisien de Montmartre, R. Martellière ; un petit gars du Nord, Robert Cappelaere ; celui-là, c'est Camille Boudet qui est de la Vendée ; encore un Parisien, Pierre Levasseur ; Jean Gadin, qui est de Loches ; André Harmand, qui habite Lunéville ; Jean Corbeau, qui vient de la Manche ; Jean-Pierre Declemy, du Nord également ; Joseph Champalle, qui remonte du Rhône...

— Et celui-ci ?

— Mystère. Un Cœur douze ans ; c'est tout ce c

— Et la petite fille ?

— C'est la petite Fée a c'est-à-dire la sœur de Jacc tous deux viennent du Ma mer avec nous tous, la...

— La quoi ?

— La fin de *Toto détec*

◆

Jacques Cœur paraît tr tente d'expliquer qu'il n'y a *Toto détective*... que Pier avait commencé ça uniquem cer un « Ferdinand »...

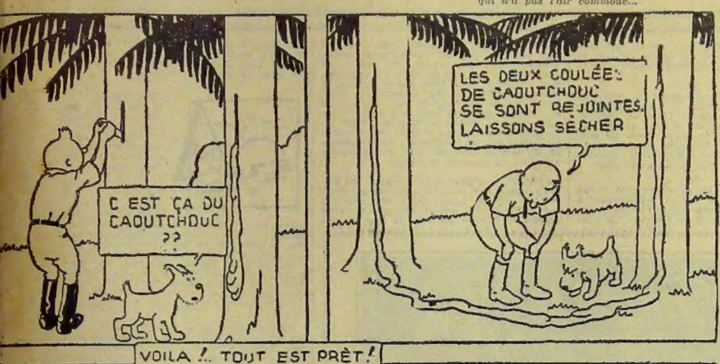
Mais ça ne prend pas.

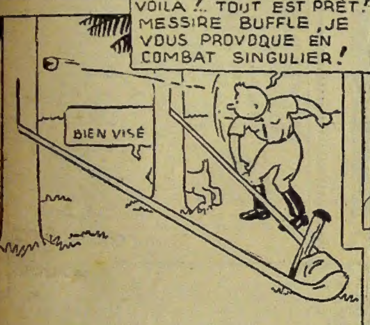
lou au Congo

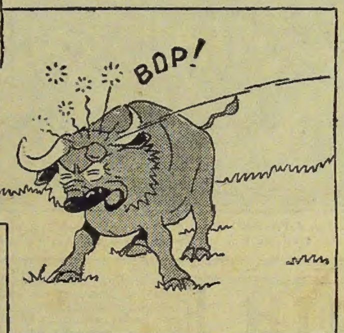
vient de trouver et qui lui permet de découvrir un espion qu'il interroge.

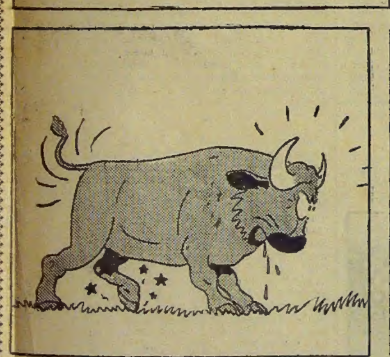
Il perce ainsi un complot et emmène son prisonnier au poste de police. Le voici à la recherche de nouveaux plans.

Après avoir filmé des girafes, détruit un rhinocéros à l'aide d'une cartouche de dynamite, le voici juché sur un buffle qui n'a pas l'air commode...











Les Mémoires d'un poupon de celluloïd

RÉSUMÉ

Un bon poupon de celluloïd attend, derrière la vitrine du marchand de jouets, qu'un acheteur vienne le délivrer de sa prison.

Un vieux monsieur l'achète pour sa petite fille dont la joie ne connaît pas de bornes.

Après avoir vécu des jours heureux auprès de la petite France, le voici dans la famille Valbert, en compagnie de la petite Zézette.

Hélas ! on l'abandonne...

Mais trois petits enfants l'ont recueilli. Ce sont Ulric, Tiennet et le tout petit Jean-Marie.

C'est dimanche. Le papa descend à la Messe avec les aînés pendant que la maman garde à la maison le petit Jean-Marie.

Mlle Anna vient, avec sa petite sœur Isabelle, leur rendre visite.

— Quant à Isabelle, poursuivit la grande sœur, figurez-vous qu'elle pourra probablement nous aider un peu. Une dame écossaise, d'excellente famille, fixée actuellement à Paris, est obligée de passer l'hiver en Egypte, avec son mari, pour cause de santé. Elle cherche une fillette de l'âge d'Isabelle pour tenir compagnie à la sienne, qui a quatorze ans. Les deux enfants seraient sous la surveillance d'une jeune institutrice très dévouée et...

Mlle Anna Ulric, Tiennet et leur père rentraient. On me relégua alors dans un coin pour disposer le couvert. Là, j'eus tout le loisir de me livrer à mes réflexions.

Un père paralysé, une tante Adélaïde et peut-être plus tard une petite Ecossaise... Que de visages nouveaux j'allais connaître encore !

Le soir, il gelait très fort. Le bûcheron nous accompagna à travers la forêt, Anna, Isabelle et moi, jusqu'au village d'où partait le courrier de Dabo. Celui-ci nous débarqua à la gare de Lutzelbourg et nous prîmes, en pleine nuit, le dernier train pour Strasbourg.

VIII

Depuis bientôt une semaine, j'habitais la place Kléber. Par mes fenêtres, au-dessus des toits, j'apercevais la merveilleuse flèche de la cathédrale, cette flèche qui semble porter très haut, comme un défi, une croix trop grande pour sa sveltesse.

Le jour dont je parle, M. Borde, le père d'Anna et d'Isabelle, était assis comme d'habitude sur son grand fauteuil avec son journal sur les genoux. Isabelle installait dans un coin de la pièce la chambre de ses poupées. Nous étions cinq, plus un grand soldat que, dès mon arrivée, Isabelle avait fait mon oncle, je n'ai jamais su pourquoi ! Je portais une amusante « barboteuse » en toile rose, récemment achevée par ma petite maman. A vrai dire, la toile rose n'était guère de saison, mais les poupées ne risquent pas de prendre un rhume. Près du grand poêle de faïence décorée, aussi haut que la salle, et dans lequel ronflait le premier feu, Mme de Sayens, la sœur de M. Borde, confectionnait un interminable dessus de buffet au crochet. Cette dame, depuis plusieurs années, vivait avec son frère et ses nièces. Un chat gris faisait son ronron devant le poêle ; un chat noir dormait sur une chaise ; un chat blanc, perché sur la table, lustrait sa patte.

Un coup de timbre très net retentit dans le vestibule. On entendit le pas lourd de la femme de ménage qui allait ouvrir la porte.

« Voilà Anna », sourit M. Borde.

(*A suivre.*) Berthe Colardeau.

Prière pour la Paix

Seigneur Jésus qui avez dit à vos Apôtres : « ... Je vous donne ma Paix, je vous laisse ma Paix, la Paix soit avec vous... » entendez la prière que nous Vous adressons. Vous avez promis que Votre Père du Ciel nous accorderait tout ce que nous Lui demanderions en Votre Nom, et que le Royaume du Ciel serait aux petits enfants et à ceux qui leur ressemblent.

Nous venons donc, pleins de confiance, Vous demander de nous obtenir cette Paix, dont le Monde a tant besoin, et qu'il ne saurait se donner à lui-même. Nous Vous la demandons au nom des enfants de .... que nous représentons en ce moment devant Vous. Nous Vous la demandons aussi au nom de nos Quinze Cent Mille Soldats Français tombés au champ d'Honneur, pour que la Paix luise sans ombre sur notre Pays et sur la Terre entière.

O bonne Vierge Marie, Mère de Dieu et notre Mère, avec l'Eglise nous Vous invoquons sous ce beau titre de « Reine de la Paix ». Faites que tous les hommes, devenus au Calvaire Vos Enfants et les Frères de Votre Fils Jésus, comprennent et pratiquent la divine Loi de la Charité, et qu'en s'aimant les uns les autres, ils travaillent à la gloire du Dieu de Paix, qui vit et règne dans les Cieux, dans l'unité du Fils et du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

Imprimatur : G. LEDUC, Vic. Gén.
100 j. indulg. + JEAN,
Archevêque de Cambrai.

En vente : « Croisade des enfants pour la Paix », 24, rue Pasteur, Somain (Nord).

BLE HISTOIRE

Un Cœur Vaillant de tout ce qu'on sait. fille ?

ite Fée aux Yeux bleus, r de Jacques Mathieu ; t du Maine pour récla- , la...

Toto détective.

◆

paraît très ennuyé... Il qu'il n'y a pas de suite à que Pierre Rougemont uniquement pour amor- d »...

nd pas.

— Alors, c'est comme ça que Pierre Rougemont tient ses promesses ? N'a-t-il pas écrit, en toutes lettres, que ceux qui voudraient connaître la fin de *Toto* n'auraient qu'à s'adresser à Jacques Cœur, lequel s'empresserait de... Ah ! mais, ça ne va pas se passer comme ça... On est des Cœurs Vaillants, et on saura bien le montrer...

— Qu'allez-vous faire ?

— Ça, c'est notre secret. Mais si la semaine prochaine — vous entendez ? la semaine prochaine — la suite de *Toto détective* n'a pas paru dans les colonnes de *Cœurs Vaillants*, attendez-vous aux pires catastrophes. J'ai dit.

Et la délégation sort en faisant claquer ses talons... Il n'y a que la petite Fée aux Yeux bleus, qui reste en arrière, pour murmurer à Jacques Cœur :

— Ecoutez, m'sieu Jacques Cœur, ne vous inquiétez pas trop... je ferai ce que je pourrai pour les calmer... Mais je ne suis pas sûre d'y arriver... Parce que ce sont des Cœurs Vaillants, vous comprenez... alors, quand on leur a promis quelque chose...

Et la petite Fée sort à son tour.

◆

C'est alors que, de l'armoire où je m'étais caché, je suis sorti à pas de loup... Jacques Cœur a sursauté en me voyant... Mais je lui ai dit :

— Ne vous en faites pas, vous l'aurez votre histoire, et à temps, je m'en charge... J'ai dit.

Et vous verrez que vous l'aurez. Et à temps. C'est promis.

Toto, détective.



FRÈRE DE TOUS



Dans la cour du Patro l'animation commence à régner ; 10 minutes encore et ce sera la fourmilière.

Des scouts arrivent, pressés d'aller faire du bricolage dans leur local ; des Jécistes, le nez dans leur journal ; des flâneurs qui causent par petits groupes ; des gens pressés qui tourmentent déjà un ballon.

Les Louveteaux jouent à saute-mouton, sifflent du morse ou font des nœuds en attendant le Louvetier. Jean et Michel devenus intimes se promènent ensemble.

— Tu devrais être Louveteau pour qu'on ne se quitte pas.

— Non, que veux-tu, ça ne me dit rien ; et puis, ton Louvetier me fait peur, il est trop grand !

Jean rit.

— T'as raison, si ça ne te dit rien vaut mieux être d'autre chose.

— On est quand même frères ! Scouts ou bérets verts c'est toujours le même Patro, s'pas ?

— Bien sûr. Le chef dit que les meilleurs, ce ne sont pas les scouts, les Jec ou les Joc, mais ceux qui s'entr'aiment et s'entr'aident le mieux.

Louis passe en courant : il a une nouvelle :

— Y a un nouveau.



Le beau scout écarte très correctement Ronron.

— Où ça ?

— A la troupe : Un scout tout fait.

— Grand ?

— Assez. L'est tout neuf, mon cher, si tu voyais ses cuirs !

Charlot accourt, l'air important. On lui annonce la nouvelle ; mais il a une petite moue qui se dégonfle : Il sait, il sait ; il a rencontré un scout qui portait glorieusement un pain et un chou, escorté d'une petite vieille ; il est entré avec les provisions et la vieille dans la maison d'en face, puis en est ressorti pour venir ici. C'est sûrement un chic scout qui fait beaucoup de B. A.

Michel a un drôle de petit air en regardant Charlot.

— J'en connais qui sont pas scouts et qui font ça plusieurs fois par jour.

Charlot cherche une riposte qui ne vient pas et trouve enfin :

— Oui, mais il y a davantage de scouts à le faire.

— En uniforme ça se voit mieux.

Charlot est péniblement affecté.

— Est-ce que vraiment tu ne *nous* aimes pas, Michel ?

Mais Michel, avec un mouvement spontané qui touche les deux Louveteaux.

— Oh ! Charlot ! j'aime tout le Patro de tout mon cœur — et les scouts peut-être un peu plus à cause de vous deux... il ne faut pas avoir de peine... Je verrai... Je réfléchirai... peut-être tout de même serai-je des vôtres... je ne sais pas...

— Allons jouer ! fait Charlot qui n'aime pas les situations tendues.

Quand Charlot dit : « Allons jouer », par un phénomène curieux ça se sait d'un bout de la cour à l'autre. Il y a déjà foule autour des quatre amis ; mais le jeu est à peine expliqué que tout le monde se pousse le coude. Le nouveau scout passe, l'air militaire et affairé. Il est vraiment chic et intimidant. (Les bérets verts baissent instinctivement la voix). Il pointe délibérément vers un groupe panaché de scouts et de Jocistes que l'assistant Daniel domine de sa haute taille.

Un salut scout des plus réussis, une cordiale poignée de main gauche aux habits kaki — il n'a pas vu les autres. Avec la plus grande simplicité il se présente, parle de lui, de son dernier camp — un camp « énorme » avec des types très « sympa »...

Peu à peu les habits sombres se retirent discrètement, éclaircissant le groupe qui reste à la fin kaki immaculé.

Michel regarde de loin.

Jean regarde Michel... Ce drôle de petit Michel. Plus Jean le connaît, plus il est intrigué par son esprit perspicace et réfléchi — un peu exigeant.

Charlot regarde Jean et regarde Michel... il se sent une gêne qu'il éloigne par son « Allons jouer » habituel.

Mais cela ne rend pas... Michel est déjà parti et a rencontré en route le petit Ronron qui fait la lippe parce que personne ne veut jouer aux billes avec lui.

Ronron est le plus petit et le plus replet des bérets verts, ce qui explique son surnom. Il a aujourd'hui un sac de tarlatane Opéra plein de billes irisées — une fortune ! Mais à quoi sert une fortune si l'on ne peut ni l'exhiber ni l'utiliser : n'est-on pas alors le plus pauvre des hommes ?

Et Ronron est le plus pauvre des hommes !... Le groupe kaki atteint et double Ronron — Ronron et son sac de billes.

A cet âge encore tendre on manque parfois de tact. Ronron, l'œil accroché par la richesse du bel uniforme, fend sa bonne boule de tête d'une oreille à l'autre, et sûr de voir son trésor apprécié par un aussi beau scout, il lui tend son sac Opéra avec un sourire immense.

Michel regarde.

Daniel et Marc, le nez dans une carte, avancent sans rien voir. Georges suit en arrière avec Bob.

Le beau scout écarte très correctement Ronron et sa fortune en disant :

— Attention, petit, ne te jette pas dans les jambes.

Et, passant devant Michel, il se retourne vers Georges et Bob.

— Est-ce que nous n'avons pas une cour pour nous seuls ?

Georges a rougi.

Bob répond un « Non ! » très net.

Les scouts s'éloignent.

Michel appelle Ronron :

— Que tu as un joli sac ! Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

Enfin quelqu'un s'intéresse à sa fortune ! Immédiatement Ronron la fait passer derrière son dos.

— Devine !

Et longuement Michel s'évertue à deviner :

— Un yo-yo ? — Des cacahuètes ? — Ton goûter ? — Une toupie ?

Et Ronron secoue de plus en plus fort sa tête ronde. Il trépigne de joie. Sa grande bouche est fendue à faire peur !

Michel sent qu'il aime ce petit de toute la mélancolie qui vient de s'amasser dans son cœur ; d'ailleurs « il sait faire » ; chez lui il y a deux tout petits frères et une petite sœur ; souvent il cause avec eux, pour qu'ils laissent la paix à maman.

Mais Ronron ne sait pas faire languir l'intérêt ; il secoue son sac et les billes irisées s'en échappent.

Michel est muet d'admiration, puis demande respectueusement la permission « d'y jouer »...

...Mais un « ah ! » de satisfaction s'enfle à travers la cour.

M. l'abbé vient d'apparaître : c'est le départ.

Ronron rattrape ses billes et engouffre son trésor bien compté dans ses poches, ce qui arrondit encore son petit équateur.

On part ! Le fleuve coule et s'étrangle dans le couloir de sortie.

Les scouts regardent passer avec un sourire les petits « bérets verts » parmi lesquels ils ont de si bons amis. Ceux-ci saluent de leurs totems ceux qu'ils connaissent plus particulièrement.

— Au r'oir Kaa, Castor, Baloo.

— Salut Orignal, Ecureuil, Daim Léger !

Quelques loustics esquissent un salut scout plus ou moins réussi.

Michel passe, tenant la main de Ronron.

— Est-ce qu'on tolère qu'ils fassent notre salut ? fait une voix.

Michel se retourne, c'est le nouveau, l'air mécontent, qui vient de parler. Il porte tout un barda, et cherche encore à décharger un camarade de son sac... C'est vraiment un garçon très chic et plein d'abnégation.

⁂

Les bérets verts sont tout à la joie. Un grand jeu à Verrières.

On est tapi dans les cépées fraîchement coupées autour des casemates, on rampe, on est à l'affût. On croit que c'est arrivé ! Les yeux brillent dans des faces rusées ou féroces. Il ne faudrait pas dire à Ronron que son papa est employé au Métro. Il est le fils du Sachem des Kirvitons ; et deux tribus sont en guerre pour récupérer sa précieuse personne.

Pour l'instant il est tapi sous des pousses de chêne, il se fait plat comme une galette (façon de parler). Il ose à peine respirer.

Il ne pense plus à son sac Opéra.

Michel est le dévoué fidèle qui s'évade avec lui et veille sur ses jours.

...Maintenant on se glisse sous la ramure, sans faire craquer une brindille (façon de parler) car Ronron roule autant qu'il marche, et si, dans le sens de la marche il est assez adroit, dans celui de la rotation il est aussi implacable qu'un cylindre.

— Regarde Michel, quéqu'cé qu'ça ?

— Chut !

Cette réponse ne satisfaisant pas complètement la curiosité de Ronron, il met « quéqu'cé qu'ça » dans sa poche — avec les billes et beaucoup d'autres choses — afin de s'informer mieux par la suite.

— Ah ! encore un autre.

— Chut !

Ronron, qui ne s'avise pas que le nombre des échantillons ne fera rien à la rien clarté des précisions qu'il espère obtenir, ramasse encore un petit anneau de bois rouge. Et, pour ne pas s'attirer de nouveaux « Chut », ramasse sans rien dire.

Pas longtemps !... Une ombre formidable se dresse devant lui ; au moment où il tient entre son gros petit pouce et son index replet un bel anneau rouge : c'est le beau scout !

— Veux-tu laisser ça !

Et se tournant vers Jacques qui l'accompagne :

— Quelle plaie ! On retrouvera donc ces petits V. P. partout !

Jacques ouvre la bouche pour une parole conciliante, mais Michel est déjà debout près de Ronron.

Ses yeux sont noirs ! noirs !

— Le bois est à tout le monde, Messieurs !

Messieurs ! Il englobe Jacques dans sa réprobation.

Et Jacques (hibou taciturne) ne parle pas assez vite ; la riposte est déjà lancée.

— Le bois oui, mais pas les anneaux, qui nous appartiennent et que vous avez pris en entravant notre jeu. La piste est coupée.

Michel est pourpre ; il ne retient que ceci :

Vous avez pris !

— Ronron, rends ce qui ne nous appartient pas.

Ronron rend avec son immense sourire et comme le désir de savoir le poursuit :

— Qué qu'c'est ?

— Tais-toi Ronron, allons-nous-en tous deux.

Et Michel s'enfuit sous bois, suivi par le Fils du Sachem.

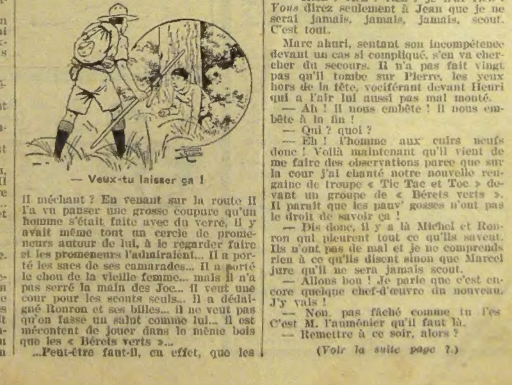
La grosse petite boule souffle.

— Michel... je peux pus !

Michel s'arrête... d'abord pourquoi court-il ? Ah ! le jeu ne l'intéresse plus...

— Reposons-nous. Assieds-toi près de moi, Ronron.

Et dans l'âme de Michel, c'est un débat terrible. Il ne sait plus ce que dit sa conscience. Il ne sait plus ce qui est bien ou mal. Il en veut au nouveau scout, mais a-t-il le droit de lui en vouloir ? Il le trouve méchant, mais est-



— Veux-tu laisser ça !

il méchant ? En venant sur la route il l'a vu panser une grosse coupure qu'un homme s'était faite avec du verre, il y avait même tout un cercle de promeneurs autour de lui, à le regarder faire et les promeneurs l'admiraient... Il a porté les sacs de ses camarades... Il a porté le chou de la vieille femme... mais il n'a pas serré la main des Joc... il veut une cour pour les scouts seuls... il a dédaigné Ronron et ses billes... il ne veut pas qu'on fasse un salut comme lui... il est mécontent de jouer dans le même bois que les « Bérets verts »...

...Peut-être faut-il, en effet, que les scouts soient séparés de leurs frères de Patro... des petits V. P. !...

Et Michel, la tête dans les mains, sent de grosses, grosses larmes couler entre ses doigts... Il est dégoûté de tout !

Jean, son petit Jean, est un scout, et Charlot aussi. Au fond ils ne doivent pas l'aimer : il est un petit V. P. Il n'a pas droit aux mêmes prérogatives qu'eux. Il n'est pas des leurs !

Il ne veut pas en être, d'abord !

Il restera p'tit gars de Patro, tout simple et tout brave : un p'tit gars comme les autres pour consoler ceux qu'on dédaigne.

Et tout ce que pense Michel grossit encore son pauvre cœur ; ce sont des sanglots qui secouent maintenant ses petites épaules ; et Ronron, le Fils du Sachem, oubliant ses grandeurs, lui tire tout doucement la manche :

— Quoi t'as ?

Michel n'entend rien ; il est brisé.

Alors Ronron tire le beau sac Opéra de sa poche obèse ; le regarde ; en retire quelques billes ; regarde Michel qui pleure toujours aussi fort, et remettant les billes dans le sac, lui écarte les mains en disant :

— Tiens, prends !

Dans un élan passionné Michel saisit Ronron dans ses bras et, tête contre



Le glorieux scout n'a plus l'air aussi glorieux.

tête, le berce comme une maman... Et, c'est comme si, inconsciemment, une vocation s'éveillait en son âme.

.. ..

— Qu'est-ce qui se passe ?

Un grand corps kaki s'abat près des enfants.

— C'est toi, Michel, qui pleure comme ça ? Qu'as-tu, mon pauv' vieux ? Tu t'es fait mal ?

C'est Marc qui suit tant bien que mal la piste fatale et qui vient de trouver les deux petits Patros. Et à son tour il prend le tas dans ses bras ne sachant lequel des deux est le plus malade, car Ronron a ouvert sa bouche en carré pour en tirer des hurlements pitoyables.

— Allons ! allons ! les p'tits, dites-moi la grosse peine. Allons, p'tits frères.

Michel a tout de même la force d'articuler :

— On n'est pas vos petits frères.

— Mais c'est de la folie ! Michel c'est moi, Marc, du Patro. Voyons, veux-tu me regarder ? Parle-moi. Qu'y a-t-il ? Qu'as-tu ?

— Rien ! rien ! rien ! je n'ai rien ! *Vous* direz seulement à Jean que je ne serai jamais, jamais, jamais, scout. C'est tout.

Marc ahuri, sentant son incompétence devant un cas si compliqué, s'en va chercher du secours. Il n'a pas fait vingt pas qu'il tombe sur Pierre, les yeux hors de la tête, vociférant devant Henri qui a l'air lui aussi pas mal monté.

— Ah ! il nous embête ! il nous embête à la fin !

— Qui ? quoi ?

— Eh ! l'homme aux cuirs neufs donc ! Voilà maintenant qu'il vient de me faire des observations parce que sur la cour j'ai chanté notre nouvelle rengaine de troupe « Tic Tac et Toc » devant un groupe de « Bérets verts ». Il paraît que les pauv' gosses n'ont pas le droit de savoir ça !

— Dis donc, il y a là Michel et Ronron qui pleurent tout ce qu'ils savent. Ils n'ont pas de mal et je ne comprends rien à ce qu'ils disent sinon que Marcel jure qu'il ne sera jamais scout.

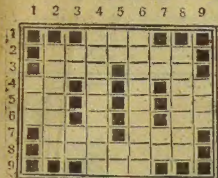
— Allons bon ! Je parie que c'est encore quelque chef-d'œuvre du nouveau. J'y vais !

— Non, pas fâché comme tu l'es. C'est M. l'aumônier qu'il faut là.

— Remettre à ce soir, alors ?

(Voir la suite page 7.)

MOTS CROISÉS



HORIZONTALEMENT

1. Pronom indéfini. — 2. Suppression d'une voyelle. — 3. Conjonction. — Commune de la province de Liége. — 4. Interjection. — Participe passé. — 5. Possessif féminin. — Préfixe. — 6. Pronom personnel. — Dans la gamme. — 7. Ancienne capitale de la Finlande. — Pièce de vers. — 8. Ancien peuple de la Gaule. — 9. Adverbe de temps.

VERTICALEMENT

1. Personne chérie. — 2. Pièce pour soutenir un pied de vigne. — 3. Dans la gamme. — Danse arabe. — 4. Ville belge. — 5. Dans Escaut. — Nom d'un mont et d'un lac dans les Pyrénées (France). — 6. Village du Luxembourg. — 7. Métal. — Préposition. — 8. Sur la mer. — 9. Adjectif féminin.

Notre grand concours

Dans le dernier numéro vous avez lu le règlement de ce concours, mais je ne crois pas inutile de vous le rappeler aujourd'hui.

1° Pour que votre travail ait vraiment une valeur et soit apprécié d'une manière tout à fait juste, il faut que vous répondiez seul aux dix questions qui vous ont été posées et à la question subsidiaire.

Vous pouvez vous aider du beau livre « L'Imitation du Petit Jésus » (1) pour retrouver les chapitres où ces phrases ont paru, et surtout pour répondre à la question subsidiaire.

2° Vous devez recopier toutes vos réponses les unes à la suite des autres, en écrivant de votre mieux et en disposant votre travail d'une façon très soignée, car la Commission chargée de la correction du concours sera très sévère sur ce point. Il faut que les Cœurs Vaillants montrent dans toutes les occasions qu'ils sont non seulement intelligents, mais encore soigneux et ordonnés dans tout ce qu'ils font.

3° Vous indiquerez « lisiblement » :
Votre nom et votre prénom;
Votre date de naissance;
Votre adresse complète.

4° Vous joindrez un franc de timbres pour les frais du concours.

5° Et vous enverrez votre lettre, suffisamment affranchie, AVANT LE 1er MARS, à :

M. Jacques Cœur,
Service des concours
82, rue de l'Université, Paris (7e).

Et puisque je vous l'ai promis la dernière fois, voici déjà l'annonce du premier prix :

Un merveilleux jeu électrique de plusieurs centaines de francs

Le second, le troisième, le quatrième prix, et tous ceux qui suivront seront aussi merveilleux, aussi intéressants, aussi amusants !

Mais pas de réponses après le 1er mars.

Votre ami,
Jacques Cœur.

(1) « L'Imitation du Petit Jésus » est en vente à l'Office général des œuvres, 80, rue de l'Université, Paris (7e), au prix de 8 fr. 25 franco.





Le boxeur inconnu

L'AUTRE soir, dans une salle de patronage, de jeunes sportifs de douze ou treize ans tiennent leur réunion hebdomadaire avec leur abbé. Celui-ci veut leur souligner ce que peut avoir de dangereux l'esprit sportif mal compris :

— Voyez-vous, avec vos matches, vos records, vos championnats, vous risquez de vous tromper sur la vraie valeur de quelqu'un; vous ne vous demandez plus s'il est bon élève ou bon apprenti, mais quelle est sa performance.

— Pourtant, m'sieu l'abbé...

— D'autant plus que c'est une gloire qui ne dure guère. Tout à l'heure, avant que la réunion commence, je vous entendais citer des noms de sportifs connus, mais dont, il y a un an ou deux, personne n'avait entendu prononcer le nom... Tenez, savez-vous qui était Carpentier ?

Tous se regardent, ahuris... Carpentier ? Inconnu ! Ces petits gars, réellement au courant d'une partie au moins du monde des sports, n'avaient jamais entendu ce nom-là.

**

Et je pensais que le nom de ce boxeur avait fait le tour du monde, que son portrait était populaire dans tout l'univers, que des marques de commerce le reproduisaient partout, qu'aucune gloire sportive n'avait jamais égalé la sienne...

Et cela il y a quatre ou cinq ans à peine... Et tout était déjà oublié...

**

— Alors, m'sieu l'abbé ?

— Alors, mes petits gars, soyez d'excellents sportifs tant que vous voudrez; faites-vous une petite réputation dans le monde du foot, du basket ou de l'athlétisme, si cela vous amuse; c'est une bonne distraction. Mais je vous en supplie, laissez les choses à leur place.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire que la vieillesse sportive vient vite... au point que, dans l'armée, on n'accepte pas de former des pilotes ayant plus de vingt-cinq ans... et que si toute votre jeunesse a été tendue vers l'activité sportive *d'abord*, si vous avez couru après les titres sportifs *d'abord*, si vos lectures ont été *L'Auto* ou *L'Echo des Sports d'abord*, vous n'aurez pris aucun goût à votre formation professionnelle et quand il vous sera devenu impossible de pratiquer le sport, c'est-à-dire vers vingt-cinq ou vingt-six ans environ, vous serez comme des désaxés qui ne prennent plus de goût à rien.

— .....

— Avant d'être des sportifs, soyez d'abord d'excellents écoliers, de bons apprentis, de chics Croisés... C'est cela qui dure.

Et cela seulement.

Pierre Rougemont.



MOTS CROISÉS

Solution du problème précédent

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	P	A	R	A	T	O	N	N	E	R	R	E
2	A	R	O	M	E	S	■	■	L	■	I	L
3	T	A	C	I	T	E	■	■	I	■	D	I
4	R	■	■	■	■	■	■	T	E	■	E	M
5	I	■	I	L	■	■	■	■	■	■	A	I
6	A	■	M	I	■	■	■	A	U	T	U	N
7	R	■	A	M	■	■	■	I	R	A	■	A
8	C	A	G	E	■	■	■	L	I	N	O	T
9	A	N	E	E	■	■	■	■	■	■	R	O
10	L	A	S	S	E	■	M	A	N	■	N	I
11	E	■	■	■	■	■	A	M	E	■	E	R
12	S	■	S	P	O	R	T	F	F	■	■	E

FRÈRE DE TOUS

(Suite de la page 3.)

— Oui, tu le verras M. l'abbé si tu remets à ce soir pour tirer au clair le chagrin d'un de ses petits ! Vas-y tout de suite et trouve-le. Tu verras s'il remettra à ce soir !

***

Michel est dans le coma qui suit les grandes crises, Ronron toujours serré contre lui; il reste dans un état végétatif, les yeux fixés à terre sur les ronds jaunes que le soleil fait bouger sous les arbres.

Soudain les ronds jaunes s'obscurcissent, abîmés par une ombre. M. l'aumônier est là, regardant ses deux petits. Michel lève les yeux, son regard fatigué se pose un instant dans celui de l'abbé, puis se baisse soudain durci.

— Michel, qu'est-ce qu'il y a ?

Le regard dur se relève.

— M'sieu l'abbé, êtes-vous directeur du Patro ou aumônier scout ?

— Qu'est-ce qui te prend ? Je suis les deux, nigaud.

— Non, non, on ne peut pas être les deux. Pourquoi est-ce qu'*ils* vous appellent M. l'aumônier, et nous M. l'abbé ?

— Mais tu peux très bien m'appeler M. l'aumônier si tu veux.

— Non ! Je veux dire *comme tout le monde* « M. l'abbé » et je veux être *comme tout le monde avec tout le monde* et *aimer tout le monde*...

M. l'abbé laisse couler le flot libérateur.

Michel fait un non convaincu, puis, sous les yeux de « son prêtre », raconte sa rancune contre ce scout qui lui a enlevé sa confiance en ses meilleurs amis.

M. l'abbé a un air très sérieux, ses yeux ne rient pas comme lorsqu'il écoute une affaire qui n'en vaut pas la peine.

— Ecoute, Michel, ce scout est un nouveau. Avant lui, avais-tu jamais vu quelque chose de semblable chez tes frères scouts, chez les scouts de chez nous?

Michel fait un non ! convaincu, puis révélant la note consciencieuse de sa petite âme :

— Enfin, ce qu'il fait est-ce bien, est-ce mal ? Est-il bon, est-il mauvais ? ...Et ses yeux angoissés se lèvent ardents sur l'abbé qui longuement et patiemment raisonne l'enfant, ramenant le calme dans le petit cœur bouleversé.

***

Sur la route qui mène à la gare, les scouts rentrent mélancoliquement. Ce ne sont point les pas redoublés qu'ils ont coutume de chanter aux soirs de belles randonnées.

L'assistant Daniel marche en grande conversation avec le nouveau scout ; et ça parle sec ! Il est question de pharisaïsme; de Loi à comprendre autant qu'à apprendre ; de l'habit qui ne fait pas le moine ; de l'esprit de fraternité, gloire du patronage et d'une coutume spéciale à la troupe, qui veut que tout nouveau fasse pendant trois mois ses preuves avant d'être admis à porter les insignes, même s'il a fait précédemment sa promesse ailleurs. Et il conclut en disant :

— Tu peux te vanter, mon garçon, d'avoir fait du mal aujourd'hui !

Le glorieux scout n'a plus l'air aussi glorieux et son étonnement paraît à son comble.

Après tout, peut-être n'est-ce qu'un pauvre garçon, plus ridicule que méchant et capable de devenir un jour un vrai scout avec l'aide de Dieu et de ses chefs.

I. Suard.

JIM BOUM, CHEVALIER DU FAR-WEST

Un exploit téméraire

RESUME

Envoyé comme shérif dans une lointaine localité du Far-West, Jim Boum, dès les débuts de ses fonctions, doit faire face à une émeute de hors-la-loi qui s'emparent de la ville et pourchassent de partout notre héros. Seul contre tous, et sans munitions, Jim Boum tente de s'échapper de la ville pour aller chercher du renfort, mais toutes les issues donnant sur la campagne sont surveillées par des cavaliers fortement armés.





Il s'agissait d'agir encore par ruse pour passer au travers du filet et se procurer une bonne monture. Mais Jim Boum n'était jamais à court d'imagination. Repérant un cavalier au cheval fougueux, non sans peine, il se procura un lasso, puis vint en fixer une extrémité à un anneau scellé dans le mur. Ensuite, avec la souplesse d'un Indien sur le sentier de la guerre, il se glissa avec précaution derrière le cavalier qui, attentif à tout ce qui pouvait se passer dans le secteur dont il avait la surveillance, ne se doutait pas de la présence toute proche de notre héros.

Arrivé à quelques pas de sa victime, Jim Boum bondit et, d'un geste prompt, lui passa son lasso

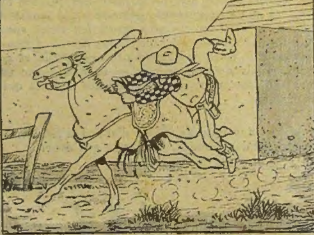




par-dessus la tête, tout en poussant un cri strident pour effrayer le cheval...

Celui-ci voulut s'échapper. Son cavalier, manquant de sang-froid, essaya mollement de le retenir. D'ailleurs, ce n'était guère facile, avec un fusil entre les mains. Finalement, le cheval bondit en avant.

Ayant les mains encombrées, le bandit n'avait pu se débarrasser du lasso. Aussi quand sa monture prit le large, se sentit-il soudain soulevé de la selle : le lasso, fixé à une extrémité, venait de se tendre.

Basculant en arrière, il vint choir brutalement sur le sol ; le coup fut si rude qu'il s'évanouit sur-le-champ. La scène s'était passée sans bruit et sans attirer l'attention des autres sentinelles.

Posté à l'angle du hangar, Jim Boum, passé maître en fait de voltige, attrapa au passage la selle de la monture qui s'emportait et, après quelques enjambées de géant, bondit sur le cheval qui partit comme un trait.

Aussitôt, une vingtaine de cavaliers se lancèrent à sa poursuite ; mais Jim Boum avait une certaine avance sur eux, il changea de route et s'élança résolument dans la direction de la Sierra toute proche, espérant dépister dans le lit des torrents ses enragés poursuivants.



AMUSONS-NOUS

Toto est revenu tout joyeux de classe. Il est premier en arithmétique, en est très fier et s'offre à faire tous les comptes de la maison.

Papa, que cette suffisance amuse beaucoup, lui pose un petit problème que voici :

Prenant des pièces de deux sous dans sa poche, il les range sur la table et prie Toto de les compter. Les sous étant disposés selon deux lignes, Toto compte cinq pièces dans une ligne, cinq pièces dans l'autre ? Cela faisait donc dix pièces de deux sous. Papa lui permet de ramasser la somme et l'invite à la recompter dans le creux de sa main.

Hélas ! Toto ne trouve plus que sept pièces et réclame les trois manquantes. Papa se refuse. Toto ayant compté, sous ses yeux, dix pièces, ce qui était vrai.

Comment donc étaient disposées les pièces ?

Solution du problème précédent

Les petits « Cœurs Vaillants » qui ont trouvé la solution du problème du coureur lui ont sauvé la vie en l'obligeant, par leur raisonnement, à sauter en bas de la voie au moment où la locomotive du rapide allait le réduire en petits morceaux détachables.

Voici comment : notre athlète n'avait oublié qu'une chose, c'est de tenir compte du temps.

En effet, si la locomotive fait cent kilomètres à l'heure, cela donne 1 kilomètre 666 mètres à la minute. Le coureur, pendant ce temps-là d'une minute, fait 166 mètres.

Les Cœurs Vaillants sont autorisés à vérifier ces calculs sur un bout de papier.

Au bout d'une heure sept minutes, le train aura parcouru :

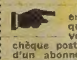
111 kilomètres 666 mètres.

Le coureur à la même minute n'aura couru que :

11 kilomètres 666 mètres.

La locomotive touchera le coureur et, comme elle continue son allure, à la huitième minute, elle fera 1 kilomètre 666 mètres, l'homme 166 mètres... Ou plutôt rien du tout, car il serait aplati comme une galette !...

Jap.



N'oubliez pas, lors de vos envois de mandats, d'indiquer au recto votre nom et votre adresse, et, pour un chèque postal, de rappeler s'il s'agit d'un abonnement ou d'un renouvellement d'abonnement.

Le gérant : NEGUIN.

Imp. Commerciale (H. Poirier, imp.), 5, rue Lamartine, Paris (9e).

Réponses aux questions posées dans le numéro 7

Charade

JOURDAN (Jour-Dan).

*

Anagramme

Palme, Lampe.

*

Fantaisie-Devinette

G. — Aigle.
I. — Ibis.
E. — Verdier.
R. — Rale.
V. — Vanneau.

} GRIVE.

*

Mots en drapeau

D E V O T
E M I L E
V I Z I R
O L I E R
T E R R E
E
M
E
N
T

A bas la guerre !...

(Une petite cour réservée à ceux qui ne jouent pas aux échasses; de la boue noire, gluante; c'est le bon dégel.)

CHARLES L'ANCIEN. — J'te dis que c'est pas permis; on joue pas à ça ici, c'est défendu !

BOUBOU (un revolver de bois en main). — Non, mais des fois, on peut jouer aux soldats, tout de même ?... Y a que c'coin-ci qui va, y a de la boue...

CHARLES. — Ben oui, y a de la boue, c'est pas ça qui manque, qu'on s'croirait dans le flou qui coule dans le Cavoin... (1)

BOUBOU (méprisant). — L'Cavoin ! Tu m'fais mal avec ton Cavoin !... C'est les tranchées que j'te dis; t'entends, la boue glorieuse des tranchées, mon vieux ! Pour jouer à la guerre y a pas mieux.

CHARLES. — On joue pas à la guerre ni aux soldats ici... On ne rigole pas avec ces machins-là ! T'as donc pas retenu tout ce que M'sieu l'abbé nous a dit l'autre jour ?...

BOUBOU. — Y en dit tellement qu'on retient pas tout ! Y disait quoi M'sieu l'abbé ?...

CHARLES (maintenant entouré d'une bande de soldats subitement démobilisés). — Ben voilà : La guerre y a rien de pis; les papas et les grands frères doivent partir, les mamans sont tristes et pleurent tout le temps, et y a du canon, et des hommes qui tombent...

BOUBOU. — Nous aussi on tombe, mais c'est pour rire ! Y a des prisonniers qui...

CHARLES. — Pour rire ! Tiens, tu m'fais pitié ! Mais t'as donc pas retenu les chiffres que M'sieu l'abbé disait l'autre jour ? Moi je les sais par cœur : pendant la guerre y a tombé en tout 9 millions 185.000 hommes, mon vieux...



BOUBOU. — En comptant les Boches aussi ?

CHARLES. — Les Boches ! Comme tu dis ça ? C'est-y pas des hommes comme nous, les Boches comme tu dis. Y z'ont-y pas des mères et des enfants aussi, hein? Y z'ont-y pas aussi une âme, dis, les Boches, et crois-tu que tu ne seras peut-être pas au ciel — si t'y vas — à côté d'un Boche ou d'un Tchécoslovaque ?... Crois-tu qu'ils disent pas aussi Notre Père au Bon Dieu, comme nous, et que Notre Seigneur avait seulement les yeux fixés sur nous autres quand il pendait à la Croix ?... Tu m'fais pitié que j'te dis !...

BOUBOU. — C'est déjà la deuxième fois, Charlot !

CHARLES. — Y a de l'avance pour la troisième, v'là tout. Je continue : Y a eu aussi 19 millions et demi de blessés pendant la guerre...

UNE VOIX. — ...Et des mutilés ?...

CHARLES. — Les mutilés, c'est des blessés, mais en plus pire. Après la guerre, y en a resté près de 7 millions... Des aveugles, des manchots, des gazés, des Gueules Cassées...

UNE VOIX (probablement la même). — Oh! T'as dit un gros mot, Charlot !

CHARLES. — Quand c'est cassé, mon vieux, c'est plus un gros mot, c'est ce qu'y a de plus sacré sur la terre dans la misère des hommes. Sais-tu, Boubou, que si les morts de la guerre qui te fait jouer étaient alignés par rangs de quatre, s'ils pouvaient défiler par bataillon en sept minutes et demie, il faudrait à l'armée de ces morts quatre-vingt-un jours et quatre-vingt-une nuits pour défiler tout entière.

Si on allongeait tous les morts les uns à côté des autres, ils feraient une route de corps qui irait de Paris à Bombay dans les Indes; et si les cadavres des soldats tués par la guerre étaient entassés les uns sur les autres, ils formeraient un colline...

BOUBOU. — Une colline ?!!

CHARLES. — Une colline dont la hauteur dépasserait 70 fois celle de l'Arc de triomphe qui a déjà 49 mètres 56. Et pis, ce que ça a coûté pour se démolir ainsi le portrait ! Rien qu'en 1918, la dernière année de la guerre, on dépensait 50 millions par heure, et pour les quatre ans, ça fait dans les dix mille milliards...

UNE VOIX. — Tu parles d'une quinzaine !... (2).

CHARLES. — Parfaitement ! Et maintenant, bande de sauvages, essayez voir un peu de jouer encore à la guerre !

— Le dimanche suivant, qui était celui de la Communion du mois POUR LA PAIX, comme toujours depuis un an, on récita la prière pour la paix que M. l'abbé avait fait imprimer au dos d'une belle image.

Et je vous prie de croire que l'ami Boubou ne fut pas des moins recueillis !

M. Godinot.

Voir page 5 : La Prière pour la Paix.

(1) Le Cavoin est un ruisseau où coulent, dans les jours de pluie, des eaux noires et bourbeuses qui déposent une vase grasse qu'on appelle « flou ».
(2) Les mutilés sont payés chaque quinzaine.

Tintin et Milou au Congo

Tintin et Milou se sont embarqués à Bordeaux, à destination du Congo.

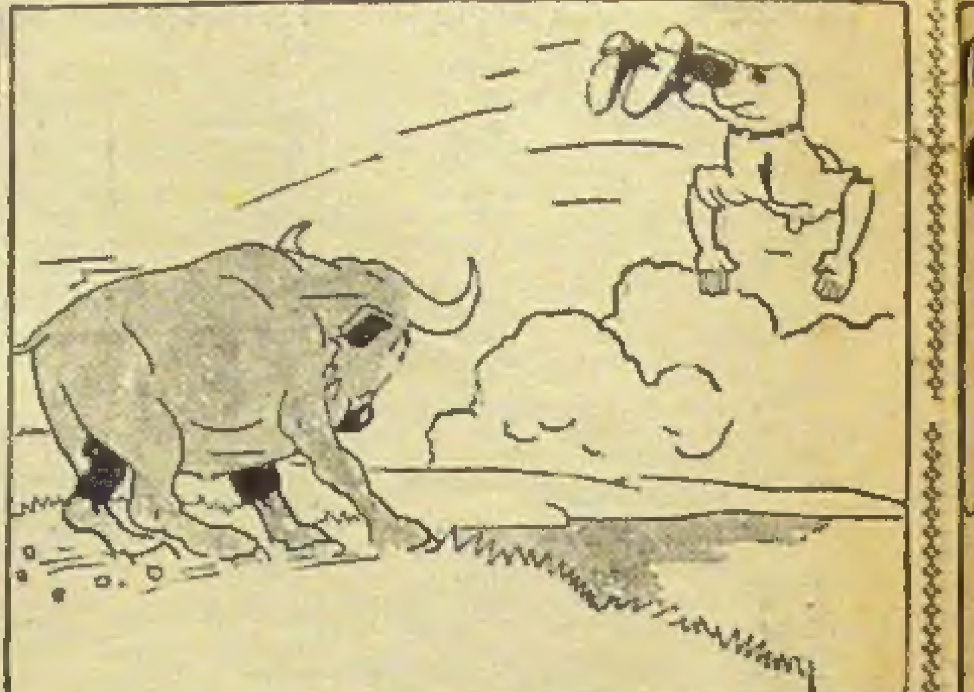
Après une aventure sinistre, ils font la rencontre d'un bon père Missionnaire qui les conduit à son poste.

Mais un chef de la tribu des Ba-Bao-Ro'm, les adversaires de celle des M'Hatouvu, veut faire périr Tintin.

Milou apporte à Tintin une lettre qu'il vient de trouver et qui lui permet de découvrir un espion qu'il interroge.

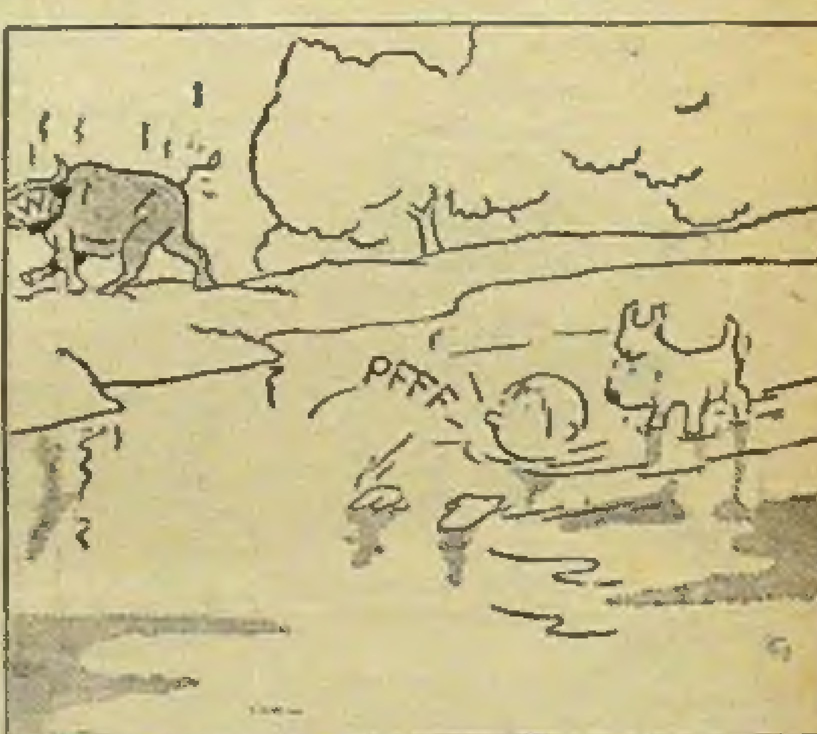
Il perce ainsi un complot et emmène son prisonnier au poste de police. Le voici à la recherche de nouveaux plans.

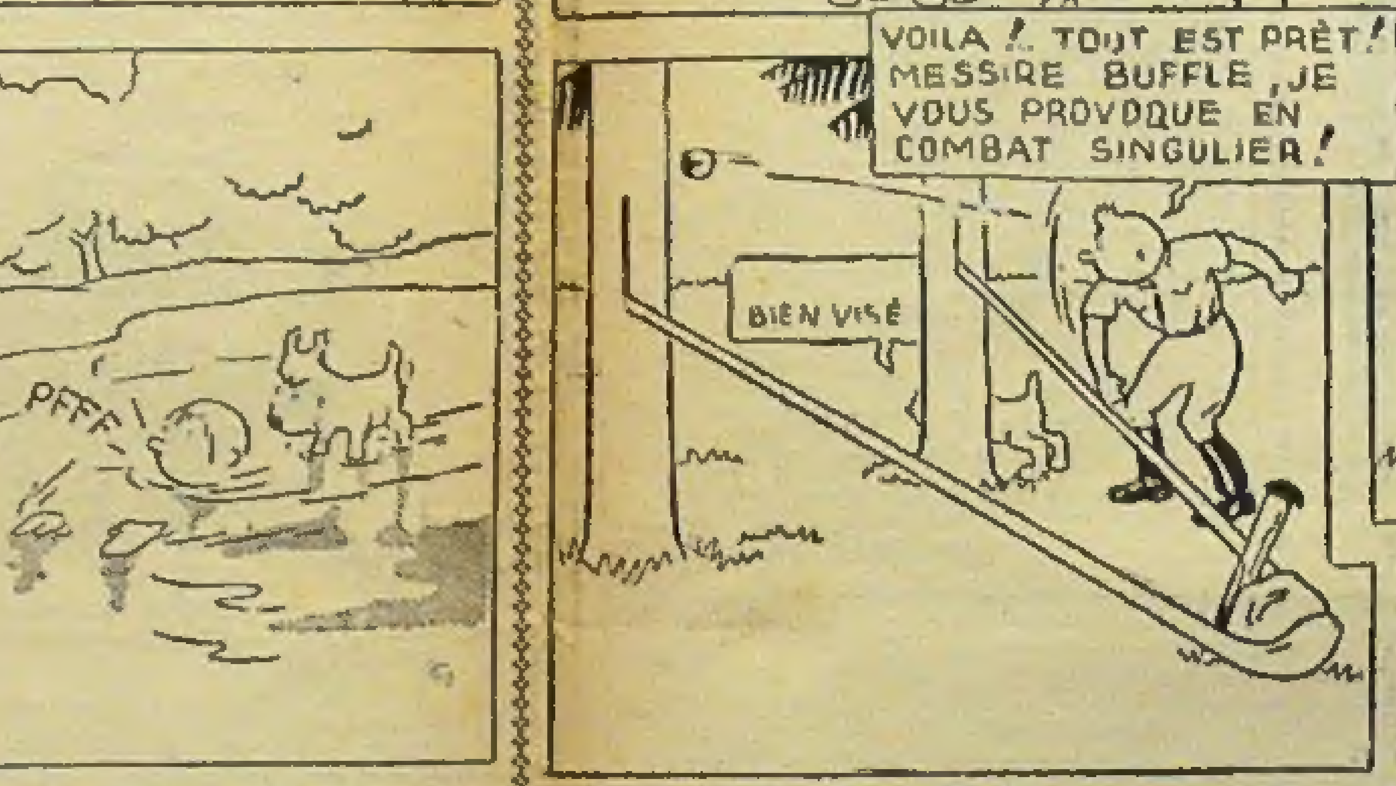
Après avoir filmé des girafes, détruit un rhinocéros à l'aide d'une cartouche de dynamite, le voici juché sur un buffle qui n'a pas l'air commode...







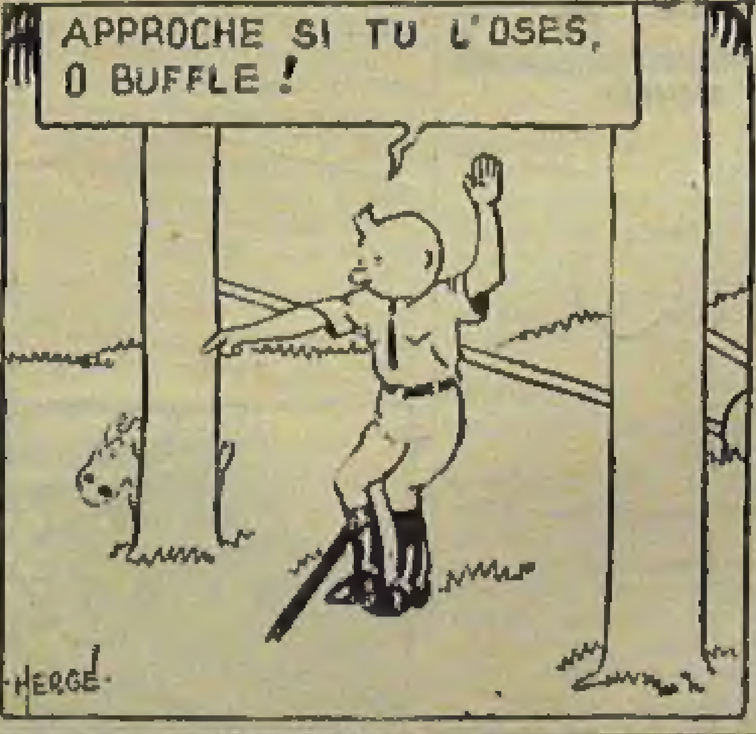












Les Mémoires d'un poupon de celluloïd

Résumé

Un bon poupon de celluloïd attend, derrière la vitrine du marchand de jouets, qu'un acheteur vienne le délivrer de sa prison.

Un vieux monsieur l'achète pour sa petite fille dont la joie ne connaît pas de bornes.

Après avoir vécu des jours heureux auprès de la petite France, le voici dans la famille Valbert, en compagnie de la petite Ecette.

Hélas ! on l'abandonne...

Mais trois petits enfants l'ont recueilli. Ce sont Ulric, Tiennet et le tout petit Jean-Marie.

C'est dimanche. Le papa descend à la Messe avec les aînés pendant que la maman garde à la maison le petit Jean-Marie.

Mlle Anna vient, avec sa petite sœur Isabelle, leur rendre visite.

— Quant à Isabelle, poursuivit la grande sœur, figurez-vous qu'elle pourra probablement nous aider un peu. Une dame écossaise, d'excellente famille, fixée actuellement à Paris, est obligée de passer l'hiver en Egypte, avec son mari, pour cause de santé. Elle cherche une fillette de l'âge d'Isabelle pour tenir compagnie à la sienne, qui a quatorze ans. Les deux enfants seraient sous la surveillance d'une jeune institutrice très dévouée et...

Mlle Anna Ulric, Tiennet et leur père rentraient. On me relégua alors dans un coin pour disposer le couvert. Là, j'eus tout le loisir de me livrer à mes réflexions.

Un père paralysé, une tante Adélaïde et peut-être plus tard une petite Ecossaise... Que de visages nouveaux j'allais connaître encore !

Le soir, il gelait très fort. Le bûcheron nous accompagna à travers la forêt, Anna, Isabelle et moi, jusqu'au village d'où partait le courrier de Dabo. Celui-ci nous débarqua à la gare de Lutzelbourg et nous prîmes, en pleine nuit, le dernier train pour Strasbourg.

VIII

Depuis bientôt une semaine, j'habitais la place Kléber. Par mes fenêtres, au-dessus des toits, j'apercevais la merveilleuse flèche de la cathédrale, cette flèche qui semble porter très haut, comme un défi, une croix trop grande pour sa sveltesse.

Le jour dont je parle, M. Borde, le père d'Anna et d'Isabelle, était assis comme d'habitude sur son grand fauteuil avec son journal sur les genoux. Isabelle installait dans un coin de la pièce la chambre de ses poupées. Nous étions cinq, plus un grand soldat que, dès mon arrivée, Isabelle avait fait mon oncle, je n'ai jamais su pourquoi ! Je portais une amusante « barboteuse » en toile rose, récemment achevée par ma petite maman. A vrai dire, la toile rose n'était guère de saison, mais les poupées ne risquent pas de prendre un rhume. Près du grand poêle de faïence décorée, aussi haut que la salle, et dans lequel ronflait le premier feu, Mme de Sayens, la sœur de M. Borde, confectionnait un interminable dessus de buffet au crochet. Cette dame, depuis plusieurs années, vivait avec son frère et ses nièces. Un chat gris faisait son ronron devant le poêle ; un chat noir dormait sur une chaise ; un chat blanc, perché sur la table, lustrait sa patte.

Un coup de timbre très net retentit dans le vestibule. On entendit le pas lourd de la femme de ménage qui allait ouvrir la porte.

« Voilà Anna », sourit M. Borde.

(*A suivre.*) Berthe Colardeau.

Prière pour la Paix

Seigneur Jésus qui avez dit à vos Apôtres : « ... Je vous donne ma Paix, je vous laisse ma Paix, la Paix soit avec vous... » entendez la prière que nous Vous adressons. Vous avez promis que Votre Père du Ciel nous accorderait tout ce que nous Lui demanderions en Votre Nom, et que le Royaume du Ciel serait aux petits enfants et à ceux qui leur ressemblent.

Nous venons donc, pleins de confiance, Vous demander de nous obtenir cette Paix, dont le Monde a tant besoin, et qu'il ne saurait se donner à lui-même. Nous Vous la demandons au nom des enfants de ...., que nous représentons en ce moment devant Vous. Nous Vous la demandons aussi au nom de nos Quinze Cent Mille Soldats Français tombés au champ d'Honneur, pour que la Paix règne sans ombre sur notre Pays et sur la Terre entière.

O bonne Vierge Marie, Mère de Dieu et notre Mère, avec l'Église nous Vous invoquons sous ce beau titre de « Reine de la Paix ». Faites que tous les hommes, devenus au Calvaire Vos Enfants et les Frères de Votre Fils Jésus, comprennent et pratiquent la divine Loi de la Charité, et qu'en s'aimant les uns les autres, ils travaillent à la gloire du Dieu de Paix, qui vit et règne dans les Cieux, dans l'unité du Fils et du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

Imprimatur : G. LEDUC, Vic. Gén.
100 j. indulg. — JEAN, Archevêque de Cambrai.

En vente : « Croisade des enfants pour la Paix », 34, rue Pasteur, Somain (Nord).

UNE TERRIBLE HISTOIRE



Drriingg... Drriingg... Jacques Cœur, qui écrivait son courrier, sursaute, lâche son stylo et empoigne le récepteur de son téléphone.

— Allô !

— Allô ! Jacques Cœur ?

— Lui-même.

— Ici la concierge ; y a une délégation qui demande à être reçue par vous... C'est une délégation des enfants de France, qu'ils disent.

— Ah ! mon Dieu... faites entrer.

◆

Deux minutes après, ça entre. Jacques Cœur n'a jamais rien vu de si délicieux : douze petits garçons et une petite fille.

— Mes chers petits... vraiment... je suis ravi... Mais qui êtes-vous ?... Que désirez-vous ?

Un des petits garçons s'avance :

— Mon cher Jacques Cœur, je suis Jean Delaby, des Ardennes, et je vous présente la délégation que nous avons formée : Voici un Parisien de Montmartre, R. Martellière ; un petit gars du Nord, Robert Cappelaere ; celui-là, c'est Camille Bourdet qui est de la Vendée ; encore un Parisien, Pierre Levasseur ; Jean Gadin, qui est de Loches ; André Harmand, qui habite Lunéville ; Jean Corbeau, qui vient de la Manche ; Jean-Pierre Declemy, du Nord également ; Joseph Champalle, qui remonte du Rhône...

— Et celui-ci ?

— Mystère. Un Cœur Vaillant de douze ans ; c'est tout ce qu'on sait.

— Et la petite fille ?

— C'est la petite Fée aux Yeux bleus, c'est-à-dire la sœur de Jacques Mathieu ; tous deux viennent du Maine pour réclamer avec nous tous, la...

— La quoi ?

— La fin de *Toto détective*.

◆

Jacques Cœur paraît très ennuyé... Il tente d'expliquer qu'il n'y a pas de suite à *Toto détective*... que Pierre Rougemont avait commencé ça uniquement pour amorcer un « Ferdinand »...

Mais ça ne prend pas.

— Alors, c'est comme ça que Pierre Rougemont tient ses promesses ? N'a-t-il pas écrit, en toutes lettres, que ceux qui voudraient connaître la fin de *Toto* n'auraient qu'à s'adresser à Jacques Cœur, lequel s'empresserait de... Ah ! mais, ça ne va pas se passer comme ça... On est des Cœurs Vaillants, et on saura bien le montrer...

— Qu'allez-vous faire ?

— Ça, c'est notre secret. Mais si la semaine prochaine — vous entendez ? la semaine prochaine — la suite de *Toto détective* n'a pas paru dans les colonnes de *Cœurs Vaillants*, attendez-vous aux pires catastrophes. J'ai dit.

Et la délégation sort en faisant claquer ses talons... Il n'y a que la petite Fée aux Yeux bleus, qui reste en arrière, pour murmurer à Jacques Cœur :

— Écoutez, m'sieu Jacques Cœur, ne vous inquiétez pas trop... je ferai ce que je pourrai pour les calmer... Mais je ne suis pas sûre d'y arriver... Parce que ce sont des Cœurs Vaillants, vous comprenez... alors, quand on leur a promis quelque chose...

Et la petite Fée sort à son tour.

◆

C'est alors que, de l'armoire où je m'étais caché, je suis sorti à pas de loup... Jacques Cœur a sursauté en me voyant... Mais je lui ai dit :

— Ne vous en faites pas, vous l'aurez votre histoire, et à temps, je m'en charge... J'ai dit.

Et vous verrez que vous l'aurez. Et à temps. C'est promis.

Toto, détective.